

MLR 1771

*Soixante-dix-huitième*

LETTRE OUVERTE  
aux Ecrivains de Belgique

Equinoxe du printemps 1972.

Mes chers confrères,

Après avoir découvert ce prophète, pas plus fou qu'un autre, La Fontaine clamait à la ronde : « Avez-vous lu Baruch ? » Si pour suivre cet illustre exemple, je vous demandais : « Avez-vous savouré Scrutator ? » vous resteriez cois, je gage, tout comme les interlocuteurs de notre bon fabuliste. Or il m'est tombé sous les yeux un factum signé de ce mystérieux pseudonyme dont je tiens à vous révéler le suc roboratif. Nous n'avons pas, vous en conviendrez, la bosse de la critique, aussi voir surgir dans ce domaine une étoile de première grandeur est, pour nous, une manière de bienfait des dieux.

L'énigmatique vedette, après avoir dénoncé « ce mystérieux silence » — ce sont ses mots — dans lequel nos écrivains se retranchent face au tribalisme régnant, nous prescrit nos devoirs, mais, avant d'en arrêter les lignes, il dresse en bon stratège, un palmarès de nos forces vives. J'aime beaucoup ces vues panoramiques. Elles me rappellent les distributions des prix de ma jeunesse, présidées par un échevin argenté sur tranches et agrémentées d'une ritournelle pour saluer le premier de chaque classe.

Le palmarès actuel est sévère et même les élus n'échappent pas à de sérieuses réserves. Celles-ci sont toutes du même ordre : Les auteurs sont jugés prudents, aimables, discrets, un peu mous pour tout dire. Pour le savoir-faire Carlo Bronne, Roger Bodart et Georges Sion sont des exemples. Ce dernier présenté comme le conseiller secret de M. Parisis ne méritait pas, à mon sens, pareille rigueur.

Les biographes en service commandé subissent un traitement assez dur : MM. Luc Beyer et Drion du Chinois se voient accusés de flagornerie sirupeuse. Quant à Paul Vandromme, il est jugé coupable d'avoir escamoté son sujet, un meneur politique promu homme d'état. On est surpris de rencontrer Alexis Curvers dans cette curieuse compagnie ; il l'est non à propos d'un beau livre, mais pour avoir commis une manière de plaidoyer tournant au pamphlet qui est plutôt digne d'oubli.

Puis apparaissent une série de personnages inattendus, lesquels sont tous jugés des écrivains d'un talent certain. Je cite : MM. Victor Larock, Léo Moulin, Jules Gérard-Libois, Georges Bohy et Robert Wangermée. Toutefois la grande révélation, c'est Jo Gérard. Ses qualités sont multiples et son activité intense ; sa future courbe politique est décrite et sa pipe a de l'esprit. C'est fait de main de maître.

À part deux ou trois noms que j'oublie, c'est tout. L'auteur estime que c'est assez. J'aime cette sévérité. Je m'étonne pourtant de l'absence de deux écrivains étourdissants : MM. Marcel-Henri Jaspard et Paul-Henri Spaak, ces virtuoses de la vérité ondoyante et diverse.

Nous voici donc confrontés avec une forme nouvelle de la critique. Les œuvres importent peu. Les titres sont passés sous silence. Seuls comptent les auteurs. On pense à l'art gestuel. Nous apprenons des précisions sur leur taille ou leur comportement à table ou dans les salons. C'est passionnant !



Et tout ceci n'est que l'exorde. La suite nous éclaire sur les desseins profonds de l'éminent aristarque. Dénombrant les engagés, les non-engagés et les équilibristes, il les range dans la droite ou dans la gauche, encore que, chez nous, les deux côtés aient quelque tendance à se confondre. Il déplore le divorce entre « les partis politiques et les gens de lettres » et prophétise que les partis auraient tout profit à se faire épauler par les écrivains. A ce titre, il cite Carton de Wiart et Emile Verhaeren ; d'un appoint puissant, dit-il, le premier pour le parti catholique, le second pour le parti socialiste. Je le crois sans peine. Il y eut d'ailleurs des signes péremptoires : A l'époque, « Le Mercure de France » vendit en Belgique jusqu'à sept exemplaires d'un recueil de notre grand lyrique.

Mes chers confrères. n'hésitez pas ! Suivez la voie indiquée. Vouez-vous à la res publica ; j'entends à ses représentants qualifiés. Le moment est propice. Maurice Béjart ne vient-il pas de proclamer la mort du théâtre ? Il vise le théâtre parlé car en saupoudrant ses ballets d'intentions philosophiques plutôt nébuleuses, il croit faire du théâtre total. En fait, il en veut à la parole et c'est là une prétention inadmissible. L'orgueilleux chorégraphe s'attaque à un domaine qui est nôtre, « car le mot, qu'on le sache, est un être vivant ». Victor Hugo l'a dit et c'était un fameux connaisseur.

Le mot ! C'est le mortier de la poésie comme de l'éloquence, de la prose comme de la politique. Même si le théâtre mourait, le Parlement resterait debout. C'est notre grande scène nationale, mais le public, hélas, s'en désintéresse. Notre devoir nouveau c'est d'exalter ses acteurs attitrés. Ils modèlent notre vie dans maint secteur. Ils construisent le citoyen parfaitement conditionné que nous devenons tant bien que mal. Et ce dur labeur est méconnu, pis encore, on le juge parfois grotesque et souvent mal-faisant. Quelle horreur !

Mes chers confrères, à vos plumes, et en avant pour le salut public !

ROGER AVERMAETE.



## UN EVENEMENT

Le « Répertoire bibliographique de l'Association des Ecrivains belges de langue française » paru récemment est un document d'une vertu tonique vraiment réconfortante.

Il présente un tableau éblouissant de nos travaux. La poésie y jaillit comme un geyser et la prose coule avec la majesté d'un fleuve. Aux élans lyriques répondent des soucis réalistes. Les uns jouent du théâtre dans leur fauteuil, les autres se penchent sur la procédure civile, le recrutement ou le bail commercial.

Pour l'heure je n'en dis pas davantage. Je suis trop emballé, or je me souviens de cette parole de Valéry : « L'enthousiasme n'est pas un état d'âme d'écrivain ». Et, je l'avoue non sans un peu de honte, écrivain je voudrais bien le devenir un jour, mais c'est difficile.

R.A.